

MATHIAS SANDORF DE JULES
VERNE OU UNE HISTOIRE DE
L'UTOPIE INSULAIRE
FERMÉE

Le roman *Mathias Sandorf* de Jules Verne paraît en 1885. Il offre de nombreuses similitudes avec *Le Comte de Monte-Cristo* d'Alexandre Dumas, et Verne ne cache pas qu'en multipliant les analogies et les allusions à cette œuvre il voulait rendre hommage à son auteur. Difficilement qualifiable de roman de robinsonnade au sens strict du terme, *Mathias Sandorf* n'en offre pas moins un épisode insulaire important, car son protagoniste Mathias Sandorf, ex-comte hongrois et réfugié politique, s'installe dans une des îles de la Méditerranée en vue d'y fonder un microcosme social idéal, une sorte d'utopie insulaire moderne. L'entreprise réussit, l'île devient riche et prospère, mais l'idylle insulaire n'est pas pour autant parfaite et, dès le début, une menace sombre pèse lourd sur le territoire insulaire. Riche et bien aménagé, celui-ci suscite la convoitise de tous les pirates de la Méditerranée qui se liguent pour s'en emparer. Afin de contrecarrer leurs plans Mathias Sandorf, *alias* docteur Antékirtt, organise des travaux de fortification sur une très grande échelle qui opèrent une transfiguration totale, à la fois morphologique et symbolique, de l'espace insulaire. Antékirtta, l'île du docteur, perd progressivement sa beauté et son charme originels pour se transformer en territoire industrialisé et militarisé au plus haut point. Ces deux caractéristiques qualitativement nouvelles de l'île apportent une modification essentielle de sa nature profonde. Dépossédée en partie de ses attraits de l'éden terrestre, elle se transforme en île-forteresse ou en île carcérale, dont la teneur symbolique oscillera toujours entre deux pôles affectifs radicalement opposés : la surprotection psychologiquement sécurisante et l'emprisonnement.

Pourtant, une pareille *dénaturation carcérale* de l'île paradisiaque, pour utiliser l'expression proposée par J.-J. Wunenburger¹, ne saurait surprendre dans le domaine des recherches sur l'imaginaire où Antékirtta s'inscrit pile dans toute la lignée des utopies sociales localisées dans l'espace insulaire, telles que celles de Platon, de Bacon ou de More pour ne mentionner que les plus importantes.² Comme le fait observer

¹ J.-J. Wunenburger, *Rêveries insulaires*, in *La vie des images*, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 1995, p. 86.

² Tel est aussi l'avis de N. Minerva qui présente la liste d'utopies verniennes sur laquelle figure aussi celle de *Mathias Sandorf*; cf. N. Minerva, *Jules Verne aux confins de l'utopie*, Paris, L'Harmattan, 2001, p. 19.

l'auteur déjà cité, analysées ensemble, elles offrent toutes la même caractéristique essentielle. Elles se construisent toujours contre les menaces de l'extérieur et prennent pour base affective commune la peur du réel, obsession phobique des changements de toute sorte que ce dernier inéluctablement apporte. J.-J. Wunenburger écrit :

L'île utopique devient le symptôme d'une affectivité menacée par le temps, l'histoire, l'hétérogénéité du monde. Cette phobie du réel, de ses différences et de ses changements, amène l'utopiste à rêver d'un bonheur contrôlé par la contrainte et isolé dans une claustration autistique.³

Articulation des peurs et des craintes collectives, ce rêve de la parfaite aliénation défensive du monde extérieur n'est évidemment réalisable qu'au prix de très grands changements qui doivent se faire sur le plan de la morphologie insulaire. D'après le scénario type, parfaitement repérable dans la plupart des utopies insulaires, l'île perd son caractère originel et agreste pour se transformer en ville rationnellement planifiée, lieu où les fonctions de protection et de défense jouent les rôles les plus importants. C'est la raison pour laquelle le paysage de l'île utopique semble dominé par des éléments nouveaux, jusqu'ici absents de la topographie insulaire symbolique. Ces artefacts, puisqu'il s'agit des structures artificielles créées par la main de l'homme, c'est toute une infrastructure militaire et industrielle qui s'implante sur le territoire insulaire. On observe donc d'abord l'apparition, ensuite une véritable prolifération de fortifications, d'installations militaires et de barrières protectrices de toute espèce qui, extrêmement nombreuses, provoquent l'éclipse de la dimension paradisiaque de l'île. Devenue un espace à la fois surprotecteur et surprotégé car hermétiquement clos, l'île tend à devenir un univers monadologique parfaitement imperméable aux influences du monde extérieur. Inutile d'ajouter que la préméditation intellectuelle trop visible dans l'organisation de ce type d'île entraîne un changement profond de son statut ontologique. Elle perd en partie son caractère symbolique pour se rationaliser, devenir une illustration pratique des postulats philosophiques porteurs de valeurs idéologiques.

Le même glissement de l'île paradisiaque vers l'île policée sinon carcérale, pour reprendre la terminologie chère à J.-J. Wunenburger, est bien visible dans *Mathias Sandorf* où l'on assiste à la création du paradis insulaire qui devient en même temps une colonie quasi militaire dont l'identité se cimente grâce à un constant réflexe de défense dirigé contre les pirates. Bien entendu, conformément aux attentes plus ou moins conscientes du lecteur, une tâche aussi ambitieuse que la fondation d'une société idéale future présuppose toujours une mise à la disposition de son créateur d'un territoire insulaire presque parfait. Ceci arrive, en effet, dans le roman, où Antékirtta semble morphologiquement prédestinée à devenir le futur paradis insulaire. Elle est, pour donner la parole au docteur Antékirtt lui-même :

*importante, riche et fertile, pouvant subvenir matériellement aux besoins d'une petite colonie.*⁴

Une fois réactivé, l'engramme de l'île bienheureuse semble solliciter en permanence l'imagination vernienne car, à peine une demi-page plus loin, on trouve

³ J.-J. Wunenburger, *Rêveries...*, op. cit., p. 87.

⁴ J. Verne, *Mathias Sandorf*, Paris, Omnibus, coll. Les romans de cinq continents, 2005, p. 264. Toutes les citations ultérieures renvoient à cette édition. Le titre du roman sera ensuite abrégé en *MS* ; les chiffres entre parenthèses indiquent la page.

une autre description d'Antékirtta, encore plus élogieuse. Or, cette fois-ci, c'est le narrateur qui se fait chantre des qualités paradisiaques de l'île :

Antékirtta était suffisamment vaste – dix-huit milles de circonférence – pour contenir le personnel que [...] [le docteur] comptait y réunir ; suffisamment élevée, puisqu'un cône, qui la domine de huit cents pieds, permettait de surveiller le golfe jusqu'au littoral de la Cyrénaïque : suffisamment variée en ses productions et arrosée par ses rios, pour subvenir aux besoins de quelques milliers d'habitants. (MS, 265)

Surmontée d'un cône, élément indispensable de l'infrastructure symbolique insulaire, l'île est grande, riche et fertile. On aurait pu penser avoir affaire ici à la présentation d'une contrée paradisiaque rêvée ou d'un véritable paradis insulaire en miniature susceptible de fournir un espace vital à une élite sociale. Mais, comme cela a été déjà signalé, cette enclave édenique offre un grave défaut : elle risque d'être attaquée à tout instant par des pirates. Même si ces derniers sont absents de l'île au moment de sa colonisation, leur constante présence dans les parages de la Méditerranée reste un fait indiscutable. Qui plus est, avec toutes ses richesses Antékirtta devient le point de mire rêvé de tous les malfaiteurs qui infestent les îles et îlots de la Méditerranée. Très réel, le danger est à maintes reprises souligné par Verne qui écrit :

Antékirtta avait-elle donc quelque ennemi à craindre dans les parages de ce golfe de la Sirdie ? Oui ! Une secte redoutable, à vrai dire une association de pirates, n'avait pas vu sans envie et sans haine un étranger fonder cette colonie dans le voisinage du littoral libyen. Cette secte, c'était la Confrérie musulmane de Sidi Mohammed Ben' Ali-Es-Senoûsi. En cette année [...] elle se faisait plus menaçante que jamais, et déjà son domaine géographique comptait près de trois millions d'adhérents. [...] De là, un danger permanent [...] pour cette île Antékirtta, ainsi qu'on en pourra juger. Donc, réunir tous les moyens modernes de protection et de défense n'était qu'un acte de prudence de la part du docteur. (MS, 266)

Analysée dans la perspective de l'imaginaire, la présence des pirates autour de l'île semble très symptomatique, car elle matérialise toutes les craintes, réelles, symboliques et métaphysiques, contre lesquelles se construit toujours une société utopique.⁵ Face à ce danger, très concret dans le cas d'Antékirtta, elle n'a qu'une solution à prendre pour survivre : s'organiser à la manière militaire et, *nolens volens*, faire sien le système des valeurs imposé par le législateur omnipotent qui se situe à sa tête. Que cette autorité porte le titre officiel de *gouverneur*, de *roi*, de *président* ou, tout simplement, de *chef* peu importe en dernière analyse, car la tâche dont elle sera investie restera toujours la même. Il s'agira d'un effort de planification rationnelle de tous les secteurs de la vie commune, à commencer par la politique et l'économie pour finir sur l'urbanisme, la morale et l'éthique. Comme le constatent à l'unanimité tous les spécialistes en matière d'imaginaire utopique, ce triomphe tapageur de la rationalité omniprésente s'érige en caractéristique cruciale de toutes les utopies sociales. J.-J. Wunenburger a sans doute raison quand il déclare :

De même que la topographie de l'île paradisiaque se voyait répétée dans l'harmonie spontanée de l'homme avec une nature bienfaisante et prolixe, de même, l'insularité utopique est renforcée par l'organisation économique et politique de la société insulaire ou par les canons architecturaux qui président aux constructions. Dans l'île, la nature est en effet transmuée par une

⁵ Sur la dimension symbolique de la peur de l'ennemi voir M. Eliade, *Images et symboles*, Paris, Gallimard, coll. Tel, 2002, pp. 47–49. Lire aussi la note 22.

rationalité mathématique et fonctionnelle, en vue de fonder un monde du travail planifié et une politique de lois, imposées à tous et intériorisées par chacun.⁶

La rupture de l'harmonie primitive entre l'homme et la nature, la transformation de l'île vierge en île policée, la mise en place du système politique fondé sur les normes partagées et internalisées par tout le monde, enfin l'omniprésente tyrannie d'une rationalité mathématique et fonctionnelle dans tous les domaines de la vie insulaire : voici les principaux postulats théoriques qui président à la création des systèmes sociaux utopiques localisés dans l'espace insulaire.⁷ Par un curieux concours de circonstances tous trouvent leur reflet fidèle dans l'organisation sociopolitique et économique d'Antékirtta qui devient le théâtre d'une utopie sociale, sombre, oppressante et, à dire vrai, inhumaine dans son essence même.⁸ Son caractère oppressif et inhumain est dû surtout à l'organisation politique et sociale du microcosme insulaire lequel, en fait, s'avère très simple. Théoriquement républicain ou communautaire, le régime politique de l'île repose en réalité sur l'autorité, indiscutée et indiscutable, du docteur Antékirtt qui, tel le roi sans partage, gouverne Antékirtta avec une main de fer. On chercherait en vain les mots *dictateur* et *diktat* absents du texte de Verne. Pourtant, à l'instar du symbole mallarméen, les deux brillent *par l'absence* parce que ce sont eux qui, par un jeu d'associations libres, s'imposent avec une force irrésistible à l'esprit du lecteur attentif, désireux de désigner l'ampleur du pouvoir politique et militaire mis à la disposition du docteur. Conscient de sa forte position sociale, cet ancien aristocrate hongrois ne cache pas ses convictions antidémocratiques, car dans un discours véhément il adresse à Pierre Bathory, fils de son ami défunt, les mots que voici :

C'est ici, Pierre, que je suis souverain, maître absolu, roi sans sujets, mais avec un personnel qui m'est dévoué corps et âme, avec des moyens de défense qui seront redoutables quand je les aurai achevés, avec des engins de communications qui me relient à divers points du périple méditerranéen, avec une flottille d'une rapidité telle que, de cette mer, j'ai pu pour ainsi dire faire mon domaine. (MS, 264–265)⁹

⁶ J.-J. Wunenburger, *Réveries...*, op. cit., p. 88. Sur ce propos consulter aussi la caractéristique générale de l'utopie présentée in R. Trousson, *Voyages aux pays de nulle part*, Bruxelles, Editions de l'Université de Bruxelles, 1999, pp. 9–19.

⁷ Bien entendu, l'instauration des normes sociales, morales etc. de la société utopique suppose toujours une intense indoctrination idéologique de ses membres, une sorte de lavage du cerveau, souvent euphémisé en mission éducatrice qui a pour tâche essentielle de faire que la société utopique uniformisée prenne à l'unanimité pour siennes les valeurs imposées par un législateur, créateur de l'utopie. D'où l'idée de l'oppression de l'individu, se situant à la base même de tout système utopique.

⁸ Il paraît important de souligner que notre (re)lecture de l'utopie sociale présentée dans *Mathias Sandorf* diffère sensiblement de celle de N. Minerva, pour qui la société de l'île Antékirtta est « un microcosme réalisant le bonheur parfait », cf. N. Minerva, *Jules Verne...*, op. cit., p. 19. Sur le caractère idyllique de la société antékirttienne voir aussi : J.-Y. Tadié, *Regarde de tous tes yeux, regarde !*, Paris, Gallimard, coll. L'un et l'autre, 2005, p. 214.

⁹ Le fragment cité offre une analogie surprenante avec un passage de l'*Utopie* de Thomas More où le prince de l'île est présenté comme *adème*, c'est-à-dire sans peuple. Par un étrange concours de circonstances le même titre pourrait se rapporter à Mathias Sandorf qui se définit lui-même comme « roi sans sujets ». Cf. R. Trousson, *Voyages...*, op. cit., p. 51.

Preuve de l'égotisme débridé du docteur, le discours articule nettement tous les principes censés régir le système politique de l'île. L'indiscutable suprématie intellectuelle et morale du chef de la colonie, l'absence quasi totale d'institutions démocratiques, l'obéissance sans bornes de la population insulaire, en voici quelques-uns qui semblent les plus importants.¹⁰ Réunis ensemble et présentés d'une manière aussi manifeste, ils ne laissent plus aucun doute : l'utopie égalitaire se mue de plus en plus en système dictatorial accepté par la population insulaire avec une passivité étonnante.¹¹ Il faudrait d'ailleurs ajouter que ce système autocratique est très expansif et la deuxième partie du passage cité accuse le chemin dans lequel s'engage de plus en plus la *polis* insulaire du docteur. La course aux armements, la militarisation accélérée et la multiplication des armes offensives et défensives, telles sont les priorités de la politique extérieure et intérieure menée par le propriétaire d'Antékirtta. A commencer par la construction des murs d'enceinte, pour finir sur le *drill* militaire caractéristique de l'organisation du microcosme social de l'île, tout traduit le même souci : protéger, défendre ou se défendre :

Peu à peu, une administration régulière y fut organisée avec une milice préposée à la défense de l'île, une magistrature choisie parmi les notables, qui n'avait guère l'occasion d'exercer son mandat. Puis, sur des plans envoyés par le docteur dans les meilleurs chantiers de l'Angleterre, de la France ou de l'Amérique, on avait construit cette flottille merveilleuse, steamers, steam-yachts, goélettes ou « électriques », destinée aux rapides excursions dans le bassin de la Méditerranée. En même temps, des fortifications commencèrent à s'élever sur Antékirtta ; mais elles n'étaient pas encore achevées, bien que le docteur pressât ces travaux, non sans de sérieuses raisons. (MS, 266)

Evidemment, la description citée est celle qui illustre plutôt les débuts de la colonisation de l'île, elle présente donc une sorte de bilan initial de l'audacieuse entreprise sociale du docteur Antékirtt. Bien que très sommaire, ce bilan confirme la direction vers laquelle s'opère l'évolution de l'île. Sans doute, elle est celle d'une militarisation conséquente, changement qui se réalise d'une manière ininterrompue et avec un zèle exemplaire, comme en témoignent les progrès observés dans la construction des fortifications :

On travaillait sans relâche aux fortifications qui devaient mettre à l'abri de toute attaque la ville, bâtie au pied du cône, le port et l'île elle-même. Lorsque ces travaux seraient achevés, des batteries, armées de pièces de grande portée, pourraient, en croisant leurs feux, rendre impossible l'approche de tout navire ennemi. (MS, 284)

Visiblement, tel un stratège chevronné, le docteur ne veut rien donner au hasard. Son imagination va loin et il prévoit tout : les murs d'enceinte puissants, l'artillerie et

¹⁰ En ce qui concerne les institutions démocratiques de l'île, elles sont à peine signalées dans le roman. Sans doute, le rôle principal revient à l'énigmatique *conseil*, théoriquement responsable de la prise de décisions collective concernant Antékirtta. Cf. MS, 473. Cette vision démocratique et optimiste de l'île semble, bien entendu, en nette contradiction avec les paroles de Mathias Sandorf citées plus haut.

¹¹ En fait, cette acceptation unanime de l'autorité de Mathias Sandorf n'offre aucune surprise si l'on prend en considération le flagrant déséquilibre économique existant entre le propriétaire de l'île et les autres habitants d'Antékirtta qui ne sont que *les invités* du docteur. Sur ce propos voir aussi les remarques ultérieures.

la flotte nombreuses, sans oublier les troupes militaires à la formation desquelles le propriétaire d'Antékirtta attache une très grande importance. D'où une contrainte de plus pour les insulaires obligés de suivre un entraînement militaire régulier :

D'ailleurs, de dix-huit à quarante ans, les habitants de l'île étaient déjà formés en compagnies de miliciens, pourvus d'armes de précision à tir rapide, exercés aux manœuvres de l'artillerie, commandés par des chefs choisis entre les meilleurs, et cette milice, c'était une force de cinq à six cents hommes sur laquelle on pouvait compter. (MS, 286)

Parfaitement entraînées et équipées, toujours prêtes à exécuter les ordres de leur chef, ces troupes font tout de suite penser aux infailibles robots de précision, ou aux machines à tuer, d'autant plus précieuses pour le docteur que dignes d'une confiance absolue. L'île couverte d'une carapace de murs hérissés de canons, peuplée de quelques centaines de citoyens-soldats : voici une triste vision d'Antékirtta, où il est possible de déceler le dénominateur commun de toutes les utopies sociales. Tôt ou tard, chacune devient, comme le dirait J.-J. Wunenburger, *la prison du bonheur*.¹² Bien résumée par la métaphore citée, la vision synoptique de l'utopie insulaire présentée par ce chercheur s'avère très fructueuse dans le cas de *Mathias Sandorf* où le lecteur peut aisément retrouver encore deux caractéristiques d'Antékirtta parfaitement compatibles avec l'imaginaire de l'insularité utopique : la marginalisation ou l'effacement du centre de l'espace utopique et le caractère industriel, donc machiniste de l'île. Pour ce qui est de la première caractéristique citée, elle représente une constante de l'insularité utopique aisément repérable dans toute une série d'utopies sociales. J.-J. Wunenburger remarque :

Certes les descriptifs des utopies comportent souvent encore la référence à une capitale du Royaume, édifiée à l'emplacement sacré par excellence, la montagne au centre de l'île (More, Campanella, Patrizi etc.). Mais ce centre n'est le plus souvent qu'un axe du monde euphémisé. Le temple devient observatoire, emplacement du grand Métaphysicien, ou laboratoire, comme chez Bacon. La capitale Amaurote de l'île morienne, nom formé à partir de l'amaurose, maladie de la vue, n'indique-t-elle pas que le lieu numineux du mythe est marqué dorénavant par la cécité, l'obscurité ? Autant donc le centre sacré affirme la plénitude du monde, autant l'île utopique retire aux choses leur matrice existentielle et les suspend dans une sorte d'indétermination et de neutralisation. Le centre utopique n'est plus qu'un écran opaque d'une perfection glacée.¹³

Perfection glacée, cécité, obscurité, indétermination, neutralisation... l'éventail des termes synonymes est large pour exposer la loi axiomatique en vertu de laquelle le sens le plus profond, matriciel, de l'île s'efface en confrontation avec l'imaginaire de l'île rationnellement aménagée, réduite au *diktat* des postulats idéologiques véhiculés par l'idée même de l'utopie sociale. Cette prééminence de l'idéologique sur le symbolique est surtout visible dans l'éclipse de l'une des composantes les plus importantes de la symbolique insulaire, le symbolisme du centre.¹⁴ Conçus par les hommes et dans leur intérêt, les plans de l'île utopique assignent d'autres fonctions, cette fois-ci purement

¹² J.-J. Wunenburger, *Rêveries...*, op. cit., p. 87.

¹³ *Ibidem*, pp. 87–88.

¹⁴ Sur les relations entre l'île et le symbolisme du centre voir surtout G. Durand, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, Dunod, 1992, pp. 269–284. Pour ce qui est du symbolisme du centre voir aussi : M. Eliade, *Images...*, op. cit., pp. 33–65 et du même auteur : *Le mythe de l'éternel retour*, Paris, Gallimard, coll. Folio, 1969, pp. 24–30.

rationnelles, à de tels éléments traditionnels de l'infrastructure symbolique insulaire que la montagne ou le temple. Soumise à la pression d'une rationalité areligieuse, la première cesse d'être la mystique voie de passage entre le ciel et la terre pour se dégrader en simple référentiel géographique qui ne garde que le nom latin *axis mundi*, de son *analogon* symbolique. Quant au temple, deuxième symbole directement cité, il semble atteint de la même atrophie du sens profond, puisqu'il perd son caractère sacré et s'investit des fonctions purement profanes : de siège du *numen* il se mue en laboratoire scientifique.

Bonne exemplification littéraire de l'utopie sociale, Antékirtta réalise assez fidèlement ce scénario de l'effacement du symbolisme du centre et les éléments de son armature symbolique type subissent aussi une dévalorisation importante. Élément clé de cette armature, la montagne, se réduit ici à un cône, peu élevé, morphologiquement et symboliquement peu important, qui dans le texte ne se fait porteur d'aucun mystère, d'aucune valeur mystique. Pour ce qui est des autres composants du paysage insulaire symbolique, analysés ensemble, ils donnent l'impression d'une certaine disharmonie, sentiment qui est dû au fait que la capitale d'Antékirtta, Artenak, un petit village situé très pittoresquement, est un espace doublement polarisé, puisque dominé du point de vue urbaniste, architectural et politicosocial, non par un, mais par deux centres de pouvoir politique et religieux. Les deux sont représentés respectivement par la maison imposante du docteur Antékirtt (le Stadthaus, comme l'appellent les habitants de la colonie) et une petite église.¹⁵ La demeure du propriétaire de l'île doit effectivement jouer un rôle éminemment important dans la vie de la société antékirttienne parce que l'auteur lui consacre un assez long passage émaillé de détails architecturaux symboliquement significatifs :

Quant à la maison du docteur Antékirtt, les colons l'appelaient le Stadthaus, c'est-à-dire la maison de ville. Là demeurerait, non le maître, mais le premier d'entre eux. C'était une de ces adorables habitations mauresques, avec miradors et moucharabiehs, patio intérieur, galeries, portiques, fontaines, salons et chambres décorés par d'habiles ornemanistes venus des provinces arabes. Pour sa construction, on avait employé les plus précieux matériaux, des marbres et des onyx, qui sortaient de cette riche montagne du Filfila, exploitée sur le golfe de Numidie [...] par un ingénieur aussi savant qu'artiste. Ces carbonates s'étaient merveilleusement prêtés à toutes les fantaisies de l'architecte, et, sous le puissant climat de l'Afrique, ils revêtaient déjà cette nuance dorée que le soleil, comme avec un pinceau, promène au bout de ses rayons sur les pays de l'Orient. (MS, 287)

Théoriquement non moins important pour les insulaires que la maison du docteur, le bâtiment de l'église devrait aussi bénéficier de son droit à une description minutieuse. Celle-ci figure effectivement dans le texte, mais, imprécise et d'un laconisme étonnant, elle est paradoxalement plutôt celle des matériaux utilisés pour la construction de l'édifice sacré que de l'église elle-même :

Artenak, un peu en arrière, était dominée par l'élégant clocher d'une petite église, pour laquelle la même carrière avait fourni ses marbres blancs et noirs, qui s'approprient à tous les

¹⁵ Inutile d'ajouter que ce bicentrisme de la partie centrale de l'île est une variante du postulat théorique de la neutralisation du symbolisme du centre.

besoins de la statuaire et de l'architecture, ses bleus turquins, ses jaunes arborisés, curieux similaires de l'anciens produits de Carrare et de Paros. (MS, 287)

Certes, les descriptions présentées contractent une sorte de relation de complémentarité en vertu du fait qu'elles insistent sur le caractère rare et précieux des matériaux utilisés pour la construction des deux bâtiments, marque des fonctions inhabituelles qu'ils sont censés remplir. Devenus signes d'élection sociale, les *marbres*, *onyx* et d'autres matériaux précieux figurent sans doute la puissance divine et humaine. Mais, dans l'imaginaire, ils ont aussi une autre tâche à remplir. Ils se chargent d'opérer la dernière tentative de réunifier, pour ne pas dire homogénéiser, le deux centres de pouvoir en vue de recréer l'unicité originelle du centre symbolique de l'île. Tentative à la fois désespérée et tragiquement ratée, faudrait-il ajouter, car les analogies entre les deux édifices se limitent aux matériaux de construction et la comparaison de la relative longueur des fragments cités ne laisse aucun doute. De cette rivalité symbolique entre la maison du docteur et l'église c'est, contre toute attente, la première qui sort victorieuse, comme en témoigne un plus grand relief littéraire qu'elle prend dans le texte. En effet, la logique des chiffres est immuable et la dissymétrie semble flagrante : aux treize vers décrivant la demeure du propriétaire d'Antékirta Verne oppose à peine cinq lignes de texte relatif à *une petite église*, preuve tangible de la dévalorisation textuelle de ce bâtiment culturel qui perd sa valeur sacrale pour devenir un élément profane mais pittoresque du paysage insulaire.¹⁶ Ainsi ravalé au rang d'un détail purement décoratif, l'église se retire à l'arrière-plan et sa fonction majeure, celle du siège du *numineux*, devient de plus en plus problématique et contestable. En effet, peut-on encore croire en la *majestas* du sacré¹⁷ qui sur le plan littéraire déserte aussi manifestement le centre de l'île ? La réponse à cette question semble évidente et le glissement du sens profond de l'église uniquement vers l'esthétisme symboliquement stérile semble symptomatique de la grande métamorphose du territoire insulaire vernien qui s'opère dans *Mathias Sandorf*. D'abord présenté comme lieu paradisiaque, sanctifié par la sous-jacente présence divine, il se mue ensuite en espace de l'utopie sociale créée par l'homme.¹⁸ Pour dédramatiser, ne fût-ce qu'un peu, le caractère assez violent de cette réduction ontologique de l'île paradisiaque il faudrait préciser que l'homme grâce à qui elle s'opère, donc docteur Antékirtt, a sûrement en lui quelque chose de démiurgique et de divin. Tel qu'il apparaît dans *Mathias Sandorf*, il est un homme par un grand H, capable de faire face à tous les défis techniques et sociaux représentés par l'instauration du système utopique sur un territoire insulaire vierge. Or, appréhendée

¹⁶ Le nombre de lignes cité varie évidemment en fonction de l'édition.

¹⁷ Nous utilisons le terme de *majestas* après R. Otto. L'auteur définit ce terme comme « puissance, force, prépondérance absolue du sacré », cf. R. Otto, *Le sacré*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 2001, p. 46.

¹⁸ Si évidente dans *Mathias Sandorf*, la marginalisation du rôle de l'église et par extension du sacré trouve une bonne illustration théorique dans l'opinion de R. Trousson qui constate : « Dans l'utopie [...] l'homme entreprend de bâtir son propre paradis, résolument terrestre, sans recourir à la bienfaisance et au paternalisme divins. La rédemption que propose l'utopiste est une rédemption de l'homme par l'homme, née d'un sentiment tragique de l'histoire et d'une volonté d'en diriger le cours. Recherche d'un bonheur actif, elle vise à conférer à l'aventure humaine une finalité terrestre et témoigne d'une conscience sociologique en éveil », cf. R. Trousson, *Voyages...*, *op. cit.*, p. 21.

comme déjà effectivement réalisée ou encore au stade de la planification virtuelle, une pareille tâche constitue une véritable gageure logistique. Comme l'affirme J.-J. Wunenburger, pour assurer son triomphe idéologique et perdurer, tout système utopique doit s'assigner le même objectif prioritaire : une production massive de biens de première nécessité et leur distribution théoriquement égalitaire. L'auteur constate :

La cité utopique intègre tous les vecteurs d'une société de développement économique, et loin de ne se préoccuper que de la répartition des biens immédiatement prodigués par la nature, elle se doit d'abord d'organiser rigoureusement la production des biens artificiels.¹⁹

Comme le suggère le passage cité, ce dernier impératif économique serait irréalisable uniquement sur la base de la production artisanale, donc sans le développement industriel organisé sur une grande échelle. D'où un véritable engouement des utopistes pour l'industrie, la machine et toutes les idées novatrices en matière technique. Le haut niveau de technicité de l'île, l'objectif prioritaire que l'on poursuit, souvent au prix des changements radicaux dans la topographie de cette dernière, traduit donc un grand enjeu idéologique, celui d'améliorer le destin de l'homme en lui assurant la sécurité et le bien-être matériel. Pour mettre encore plus en relief le rapport consubstantiel existant entre la réalisation de ces postulats et le développement industriel de l'île J.-J. Wunenburger note :

Mais l'essentiel demeure dans l'organisation technique et industrielle, dont est attendu l'avènement du bonheur collectif. La « Nouvelle Atlantide » de Bacon concentre sur l'île de Bensalem, ancien refuge édénique, un laboratoire scientifique, chargé de la « découverte des causes et la connaissance de la nature intime des forces primordiales et des principes des choses, en vue d'étendre les limites de l'empire de l'homme sur la nature entière et d'exécuter tout ce qui est possible ». L'institut de Salomon comporte une foule de machines sophistiquées qu'utilisent et perfectionnent de nombreux savants dont les rôles et les travaux sont soigneusement définis et programmés. Cette utopie exemplaire révèle à quel point l'idéal de la cité parfaite a progressivement intégré un imaginaire prométhéen et combien le bonheur est fonction maintenant de la para-nature aménagée selon des normes scientifiques. C'est bien pourquoi la symbolique utopique, à l'opposé de celle des paradis, est surchargée de références mécanistes, au point que la nouvelle cité devient elle-même une machine.²⁰

On ne saurait rêver d'un meilleur commentaire théorique pour désigner ce qui se passe dans *Mathias Sandorf* : devenu territoire quasi profane, l'île s'industrialise avec une vitesse vertigineuse et son propriétaire allie le statut du chef autocratique avec celui d'un génie méconnu qui arrive à lui seul maîtriser l'électricité promise au rang de plus important vecteur du développement social et économique de l'île.²¹ Bien entendu,

¹⁹ J.-J. Wunenburger, *Rêveries...*, op. cit., p. 88.

²⁰ *Ibidem*.

²¹ Les analogies qui se dessinent entre Antékirta et d'autres îles utopiques (surtout celle de Bacon) sont, en effet, frappantes. Elles concernent aussi le personnage du propriétaire d'Antékirta, spécialiste autodidacte en matière d'électricité, qui sur le terrain de la fiction romanesque devient un successeur des chercheurs baconiens. A l'instar de ceux-ci, ne veut-il pas étudier l'électricité, pour découvrir « la nature intime des forces primordiales et des principes des choses, en vue d'étendre les limites de l'empire de l'homme sur la nature entière » ? Très énigmatiques et mal connus, mais nettement signalés dans le roman, les travaux scientifiques du docteur mettent aussi en lumière un autre caractère, jusqu'ici méconnu, du Stadthaus, point central de l'île. Loin d'être uniquement la somptueuse demeure du docteur, il est aussi et, peut-être, avant tout, un grand laboratoire technique

comme partout ailleurs, au début l'électricité dans l'île suit le destin typique de toutes les nouveautés techniques : elle est d'abord mise au service du système défensif et offensif de la colonie pour s'implanter ensuite dans tous les domaines de la vie d'Antékirtta :

L'électricité devait jouer un important rôle dans ce système défensif, soit pour l'inflammation des torpilles, dont le chenal était armé, soit même pour le service des pièces de batterie. Le docteur avait su obtenir les plus merveilleux résultats de cet agent auquel appartient l'avenir. Une station centrale, pourvue de moteurs à vapeur et de leurs chaudières, possédait vingt machines dynamos d'un nouveau système très perfectionné. Là se produisaient des courants que des accumulateurs spéciaux, d'une intensité extraordinaire, mettaient à la disposition de tous les services d'Antékirtta, la distribution des eaux, l'éclairage de la ville, le télégraphe et le téléphone, les déplacements par voie ferrée autour et à l'intérieur de l'île. En un mot, docteur, servi par les sérieuses études de sa jeunesse, avait réalisé un des desiderata de la science moderne, le travail électrique pour le transport de la force à distance. (MS, 284)

Station centrale, pompes, chaudières, dynamos et autres... la liste des termes qui relèvent du jargon technique est longue. Toutes ces références mécanistes, pour réutiliser le terme de J.-J. Wunenburger, mettent en valeur le caractère artificiel de l'île qui devient comparable à une machine ou à un énorme artefact technique, création humaine *ex nihilo*, qui voit le jour grâce au génie et à la persévérance de l'homme doté de talents démiurgiques. Et même davantage : après avoir subi une profonde transformation industrielle, le territoire insulaire antékirttien devient pour ainsi dire une *métamachine*, système des systèmes qui comprend les mécanismes et structures techniques très complexes, comme la centrale énergétique et les réseaux de communication, pour ne mentionner que les plus importants.

Si évident dans le cas d'Antékirtta, le caractère mécaniste de l'île utopique constitue le dernier maillon dans toute une chaîne de convergences se dessinant entre une vision de la société idéale présentée dans *Mathias Sandorf* et d'autres utopies sociales situées dans l'espace insulaire. Bien que déjà assez précis, le descriptif de la société utopique antékirttienne risquerait d'être incomplet si l'on passait sous silence encore une de ses caractéristiques essentielles : la perception du système politique de l'île par les insulaires. Pourtant la mise en perspective phénoménologique du problème du pouvoir sur Antékirtta apporte un constat assez surprenant. Telle qu'elle se présente aux colons, la dictature du docteur Antékirtt est une dictature extrêmement intelligente et pour ainsi dire discrète. En d'autres termes, elle est la dictature à visage humain, comme on le dirait aujourd'hui, car elle laisse aux habitants de la *polis* insulaire toutes les apparences de la démocratie en leur offrant un sentiment illusoire, mais psychologiquement sécurisant : celui de croire qu'ils restent toujours les maîtres de leur destin. Gage de la survie du régime dictatorial du docteur, cette illusion démocratique

où Mathias Sandorf, « une sorte de gnostique, de taleb qui [possède] les derniers secrets de l'univers », se livre à de nombreuses expériences physico-chimiques ayant pour but la sécurité et la prospérité économique des habitants de l'île. Devenu à la fois le siège du pouvoir public et le laboratoire scientifique, le Stadthaus exerce donc deux fonctions profanes qui n'ont rien à voir avec celles qu'on attribue, du point de vue symbolique, à la zone centrale de l'espace insulaire. Cette déperdition de la valeur sacrale du centre d'Antékirtta constitue donc une exemplification de la thèse de l'effacement du symbolisme du centre dans l'imaginaire de l'île utopique. Cf. MS, 160.

n'est possible que grâce à deux sociotechniques importantes utilisées par le docteur, qui représentent en même temps autant de puissants facteurs d'intégration sociale de la colonie insulaire.

Le triste apanage de tous les régimes totalitaires, la première sociotechnique implicitement suggérée par Verne est celle qui consiste à fonder le sentiment de l'identité communautaire sur la base de la peur collective. Justifiée ou non, peu importe. Identifier l'ennemi commun, mobiliser contre lui tout le potentiel militaire, économique et social d'une communauté, enfin, faire adopter à tout le monde une attitude d'extrême hostilité à son égard – voici quelques composants de la recette infailible pour tenter l'impossible : harmoniser une masse amorphe, hétérogène de volontés individuelles en une puissante motivation collective, d'autant plus socialement unificatrice que construite sur les émotions négatives pouvant être attisées ou modelées à loisir par une autorité ou un centre du pouvoir. Bien entendu, vu l'extrême complexité des rapports structurant le tissu social, évoquer et gérer efficacement la peur collective est une tâche extrêmement difficile à mener. Celle-ci présuppose toujours la mise en œuvre préalable d'un large éventail de procédures préparatoires qui favorisent l'induction massive des émotions négatives. Elles visent toutes à opérer une constante dévaluation déshumanisante, voire une mythisation au sens péjoratif du terme, de l'adversaire contre lequel une société se mobilise dans un geste supposé de légitime défense. La technique la plus fréquente et la plus universelle est celle qui consiste à mettre à la disposition d'une société l'image cognitive manipulée de l'ennemi en attribuant en bloc à ce dernier une caractéristique tout particulièrement moralement et humainement compromettante : une extrême violence, pour ne pas dire la bestialité. Face à une pareille vision de l'adversaire, réduit pratiquement à l'état d'un fauve, toute forme de défense ou de protection paraît justifiée. Et même davantage : elle devient une nécessité absolue ou un impératif moral fondamental.²²

Evident sur le terrain de la psychologie sociale, le modèle théorique esquissé se matérialise dans *Mathias Sandorf* où on a l'occasion d'observer la création de l'utopie sociale *in statu nascendi*, pour ainsi dire, construite idéologiquement sur la peur collective devant l'ennemi extérieur. Comme cela a été déjà souligné à maintes reprises, dans le texte analysé le narrateur insiste en son propre nom (et, peut-être, aussi au nom du docteur Antékirtt ?) sur l'imminence du danger représenté par la présence des pirates dans les parages de l'île et sur leur écrasante supériorité numérique. Autant d'arguments de poids pour éveiller et attiser habilement la peur collective des insulaires, en vue de la canaliser ensuite vers le seul exutoire possible : préparation

²² Chose curieuse, bien qu'il parte des prémisses ethnologiques et symboliques (donc d'ordre totalement différent que celles présentées ici) M. Eliade constate le même phénomène d'extrême dévalorisation de l'image de l'adversaire contre lequel la population d'une ville menacée cherche toujours refuge derrière des murs de protection. Comme le remarque l'écrivain, « nombre de textes assimilent les adversaires en train d'attaquer le territoire national, aux larves, aux démons, ou aux puissances du chaos. [...] la conception de l'adversaire sous la forme d'un être démoniaque, véritable incarnation des puissances du mal, a également survécu jusqu'à nos jours », cf. M. Eliade, *Images...*, *op. cit.*, pp. 47–48.

hâtive de la défense armée. Présentée comme inévitable, car pratiquement imposée de l'extérieur, la militarisation de l'île devient donc un cas de force majeure, *un acte de prudence*, comme le veut Verne²³, ou encore un simple réflexe défensif, naturel et évident, face à l'énorme danger capable de se manifester de toutes parts. Inutile d'ajouter que cette constante menace de la part des pirates a aussi, paradoxalement, un rôle positif à jouer. Elle devient corollairement un facteur solidifiant l'identité commune des habitants d'Antékirtta réunis autour du commun effort défensif et atténue les contraintes de la dictature du docteur, qui pâlisent au point de devenir insignifiantes devant la peur de l'attaque présumée des pirates.

Déjà très efficace, la première sociotechnique utilisée se seconde d'une autre qui se propose, elle aussi, d'atténuer, autant que possible, le caractère trop carcéral de l'île. Ce dernier s'euphémise, pour s'estomper presque complètement, en confrontation avec l'imaginaire de l'île riche et prospère, donc assurant la protection et le bien-être matériel à tous ses habitants. Donner à une île prisonnière, extrêmement militarisée, le revêtement de l'île économiquement prospère, voici donc la logique conciliatrice des représentations symboliques facile à retrouver dans *Mathias Sandorf*. Sur le plan plus pratique, le même effort euphémisant ou conciliateur se dessine dans le comportement du docteur qui, consciemment ou inconsciemment, adopte la technique qui pourrait se résumer comme suit : faire oublier aux colons le caractère trop militaire de l'île en les enfermant dans une cage d'or ou dans un cocon de richesse matérielle. Preuve du cynisme politique ou stratagème astucieux pour acheter la paix sociale dans sa colonie ? Ou, tout simplement, une règle d'or, ou un pilier de l'ingénierie sociale du docteur lui permettant de réaliser son utopie sociale ? Puisque la réponse à cette question paraît extrêmement difficile, sinon impossible à fournir, il vaut peut-être mieux de se contenter de souligner tout simplement l'efficacité de cette sociotechnique qui visiblement fait ses preuves, l'idéale harmonie sociale dans l'île restant la valeur qui ne se dément pas jusqu'à la fin du roman.

Mais comment se construit l'imaginaire du bien-être économique de l'île Antékirtta ? Pour y répondre force est de mettre en parallèle l'île Lincoln de *L'île mystérieuse* et Antékirtta, procédure qui permettra de mieux faire apparaître les différences entre les descriptions des deux îles. Contrairement à *L'île mystérieuse* où les images des richesses insulaires pullulent, *Mathias Sandorf* est, de ce point de vue, un roman plus sobre, plus dépouillé. La vision de la prospérité économique d'Antékirtta se construit donc sur une base de données appauvrie, représentée par une poignée de détails parsemés dans le texte qui, bien que relativement peu nombreux, n'en offrent pas moins un avantage sérieux : ils donnent la possibilité de reconstruire le système des relations économiques caractéristiques de la propriété du docteur. Sans doute, l'élément le plus important de ce système est le statut juridique d'Antékirtta. A la lumière de la loi, la situation est claire. Le docteur est l'unique propriétaire légal de l'île avec toutes ses richesses, état qui trouve d'ailleurs corroboration sur le plan pratique, car l'expression *mon île* apparaît assez souvent dans la bouche de Mathias Sandorf. A en croire quelques suggestions verniennes, cet ancien noble hongrois

²³ Cf. la citation ci-dessus : *MS*, 266.

incarne le type du philanthrope moderne qui accueille, dans l'espace insulaire lui appartenant, quelques centaines de personnes qui, pour diverses raisons, auraient du mal à fonder leur existence ailleurs.²⁴ Le roman offre, encore une fois, une large matière à réflexion parce que les motivations des futurs colons semblent assez chichement présentées. Fâcheuse circonstance, pourrait-on dire, qui implique pourtant un plus profond engagement interprétatif du lecteur invité à recréer en imagination toute la panoplie des motifs imaginables et attribuables aux personnes décidées de rallier la colonie du docteur. Analysée de plus près, la tâche imposée paraît d'ailleurs plus simple que l'on ne l'aurait cru en vertu du fait que Verne lui-même insiste, non sans une amère réflexion, sur le primat des motivations d'ordre économique dans la hiérarchie des valeurs des colons :

Heureux ! oui, ils étaient ces indigènes d'Antékirtta. Ubi bene ibi patria, est sans doute une devise peu patriotique ; mais on voudra bien la passer à de braves gens accourus à l'appel du docteur, qui, misérables en leur pays d'origine, trouvaient le bonheur et l'aisance dans cette île hospitalière. (MS, 287)

Réprimons, pour quelques instants, l'envie d'exposer maintenant toutes les conclusions qu'implique le passage cité et concentrons-nous sur l'essentiel : malgré son caractère carcéral l'île constitue, bibliquement parlant, la terre promise pour tous ceux qui n'ont plus rien à perdre et acceptent l'hospitalité du docteur, grâce à laquelle ils peuvent s'installer dans sa propriété. La métaphore biblique proposée semble d'ailleurs tout particulièrement de mise ici, car la notion elle-même de paradis présuppose implicitement la constante présence du Dieu tout-puissant, protecteur de l'espace sacré. Dans *Mathias Sandorf*, pratiquement la même fonction protectrice échoit au docteur Antékirtt qui, déjà connu comme excellent stratège et militaire, doit assumer encore un autre rôle social que le roman lui attribue arbitrairement : celui d'un dispensateur de biens matériels, fonction qui en fait une sorte de *Zorro* moderne, protecteur de pauvres, opprimés et délaissés. Quant à l'île elle-même, soucieuse d'imiter son propriétaire, elle apporte, elle aussi, sa contribution à l'œuvre charitable du docteur. Compatissante et protectrice, Antékirtta devient une île nourricière, celle qui garantit à tous ses habitants l'assouvissement de leurs besoins vitaux.

Or, c'est avec quelque hésitation qu'il faudrait utiliser ici le mot charitable, car le roman ne fournit aucune preuve directe de ce que la motivation du docteur soit de nature profondément prosociale. La création de l'utopie sociale est-elle donc une œuvre charitable ou non ? La question reste entière. Ce qui paraît indiscutable, c'est le fait que le docteur Antékirtt, en tant que propriétaire exclusif de l'île dispose, du moins en théorie, d'un puissant instrument de pression économique. A savoir, ceux qui acceptent l'hospitalité de Mathias Sandorf doivent à leur bienfaiteur une obéissance inconditionnée et un dévouement sans bornes. Bien que considéré comme sujet tabou, cette écrasante asymétrie des relations économiques et sociales entre le chef de la

²⁴ En ce qui concerne le nombre d'habitants d'Antékirtta, Verne reste assez précis, car il écrit ainsi : *Depuis trois ans déjà, le docteur résidait dans cette île. Environ trois cents familles d'Européens ou d'Arabes attirés par ses offres et la garantie d'une vie heureuse, y formaient une petite colonie, comprenant à peu près deux mille âmes. Ce n'étaient point des esclaves ni même des sujets, mais des compagnons dévoués à leur chef, non moins à ce coin du globe terrestre devenu leur nouvelle patrie. (MS, 266).*

colonie et le reste des colons est un fait notoirement connu. C'est peut-être à cette vérité évidente pour tous, mais honteusement passée sous silence que fait allusion le docteur quand il affirme que ses amis lui sont *dévoués corps et âme*.²⁵ S'agit-il ici uniquement d'un attachement purement affectif dépourvu de tout arrière-fond économique ? Difficile à croire. Il faudrait plutôt privilégier une autre hypothèse, beaucoup plus probable, selon laquelle sous les dehors de l'amitié et du dévouement sans bornes se dissimule une triste réalité : celle de l'assujettissement économique des colons à leur chef.

Extrêmement pessimiste, mais théoriquement défendable, la vision aussi brutalement pragmatique des rapports économiques entre le docteur et les autres habitants de l'île permet de constater que le premier applique, consciemment ou inconsciemment, mais avec efficacité, il faut bien l'avouer !, la méthode que la psychologie populaire désigne comme celle de la carotte et du bâton. La comparaison semble juste, compte tenu du fait que Mathias Sandorf a toutes les qualités requises pour devenir un dispensateur modèle de renforcements positifs et négatifs. La carotte, donc toute récompense matérielle au sens large du terme revient aux colons qui sont bons et obéissants tandis que le bâton est réservé aux récalcitrants et à tous ceux qui auraient manifesté la moindre velléité de révolte.²⁶

Comme l'on aurait pu s'y attendre, la mise en perspective économique des rapports entre Mathias Sandorf et les autres habitants de l'île ne fait que rendre plus complexe l'image de l'utopie insulaire présentée dans l'œuvre vernienne analysée. Polymorphe et diversifiée, cette image échappe aux classements tout faits. L'île Antékirrta est à la fois paradisiaque et militarisée, agreste et urbanisée, symbolique et utopique. Située dans un dédale de valeurs antinomiques, elle ne se prête plus à une lecture aussi simple que celle qui aurait proposé d'y voir uniquement une île bienheureuse ou un pays des délices. Même si les valeurs paradisiaques d'Antékirrta restent incontestables, force est de souligner qu'elles en font un paradis impossible, éphémère et nostalgique, toujours menacé de destruction. Cette situation de menace constante provoque en conséquence la réorientation profonde de la sphère de la valence symbolique de l'île. C'est la raison pour laquelle l'image d'Antékirrta se présente au lecteur comme une image composite, soit une somme de trois imageries différentes : celle de l'île édenique, du village industrialisé et, enfin, du camp militaire fortifié dont les habitants se voient forcés de renoncer en grande partie à leur existence paradisiaque pour devenir les défenseurs du territoire insulaire, rôle social qui n'a pas d'équivalent dans l'imaginaire du paradis eschatologique.

²⁵ Cf. la citation ci-dessus : *MS*, 265.

²⁶ Bien que cette deuxième hypothèse soit purement théorique, il ne faut pas oublier que la société antékirrtienne dispose aussi d'un appareil de représailles. Dans la deuxième partie du roman, l'auteur signale incidemment que l'île possède une prison ou, plus précisément, un endroit prévu à cet effet. Cf. *MS*, 314.

BIBLIOGRAPHIE

- DURAND Gilbert, 1992, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, Dunod.
- ELIADE Mircea, 2000, *Images et symboles*, Paris, Gallimard, coll. Tel.
- ELIADE Mircea, 1969, *Le mythe de l'éternel retour*, Paris, Gallimard, coll. Folio.
- MINERVA Nadia, 2001, *Jules Verne aux confins de l'utopie*, Paris, L'Harmattan.
- OTTO Rudolf, 2001, *Le sacré*, Paris, Petite Bibliothèque Payot.
- TADIÉ Jean-Yves, 2005, *Regarde de tous tes yeux, regarde !*, Paris, Gallimard, coll. L'un et l'autre.
- TROUSSON Raymond, 1999, *Voyages aux pays de nulle part*, Bruxelles, Editions de l'Université de Bruxelles.
- VERNE Jules, 2005, *Mathias Sandorf*, Paris, Omnibus, coll. Les romans de cinq continents.
- WUNENBURGER Jean-Jacques, 1995, *Rêveries insulaires*, in *La vie des images*, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg.